

BULLETIN CRITIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ. **Leçons d'histoire grecque**. Paris, Hachette, 1900, VIII-352 pp., in-16. — M. Bouché-Leclercq a rassemblé dans ce volume — qui doit être suivi d'un recueil de *Leçons d'histoire romaine* — celles des leçons d'ouverture de son cours public qui ont trait à la Grèce. Dans ces « improvisations à la plume, substituées, une fois l'an, à l'improvisation orale », et auxquelles il n'a voulu faire aucune retouche, il présentait à ses auditeurs, non des collections de faits, mais des aperçus généraux et directeurs. Il les publie aujourd'hui, au risque de paraître sommaire ou arriéré; et ce dernier reproche est inévitable, quelques-uns de ces essais datant de vingt ans. — On l'adressera surtout aux deux chapitres qui traitent « du fonds commun des religions antiques » et « de la religion grecque considérée dans ses rapports avec les institutions politiques ». La partie critique n'en a pas vieilli : et les fortes objections que M. B.-L. adressait, en 1886, aux théories étroites ou superficielles qui cherchent l'origine des cultes anciens dans le symbolisme solaire ou la divinisation des morts, valent toujours contre leurs défenseurs attardés. Mais, depuis, l'école « des folkloristes » (devenue l'école sociologique), à laquelle il n'accorde qu'une mention incidente, a doté la question des origines religieuses d'une méthode et d'une doctrine scientifiques. Elle a défini avec largeur le phénomène religieux, déterminé la connexion des rites et des mythes primitifs, subordonné, dans l'explication de l'origine des sentiments religieux, l'élément étologique à l'élément pratique, discerné avec netteté les rites manuels et oraux du culte (sacrifices et prière) des pratiques magiques; sur l'observation et la comparaison des faits, elle a assis une théorie nouvelle de la naissance des dieux. — On n'adressera aucune critique semblable aux belles pages qui étudient l'histoire de la Grèce démocratique, et particulièrement d'Athènes, observée successivement dans son évolution politique égalitaire (dominée par l'idée de justice), dans son organisation de l'éducation publique, dans la lutte pour l'existence et la liberté, qu'elle soutint de la victoire du militarisme spartiate au triomphe du militarisme macédonien. Comme Curtius, Holm et Wilamoortz, et contre Droysen, M. B.-L. se range, avec une admiration clairvoyante, du côté des vaincus. Il revendique pour l'érudition le droit de n'être pas stérile, et pour l'histoire le rôle de *magistra vitæ*; nulle part cette nécessaire préoccupation ne l'a mieux servi. — La fin du livre est consacrée à l'histoire de l'hellénisation de l'Orient sémitique et égyptien : il faut donner une place à part aux recherches « sur le culte dynastique en Egypte sous les Lagides ». — I. LÉVY.

HISTOIRE DES IDÉES.

Abbé CLODIUS PIAT. **Socrate** (*Les grands philosophes*), Paris, Alcan, 1900, 270 pp., in-8°. — En un style aisé, clair, sobre, agréable à lire, M. l'abbé Piat a exposé ce qu'il est essentiel de connaître sur la vie et la philosophie de Socrate. Il a étudié les textes avec les secours de la meilleure critique; il a mis à profit les travaux de MM. Ed. Zeller, A. Fouillée, E. Boutroux; ses sources sont sûres, ses interprétations de la doctrine fort acceptables; en un mot, c'est un bon livre. Toutefois on ne peut pas dire que l'auteur ait renouvelé son sujet: il n'apporte ni changement, ni addition à ce que nous savions déjà. Il me semble même que l'ouvrage confus et diffus de M. Fouillée, malgré ses défauts, laisse de la physionomie de Socrate une impression plus saisissante, plus profonde et plus vraie. M. l'abbé Piat n'a pas dessiné son personnage avec un relief assez vigoureux. La peinture est un peu terne. Terne aussi est le tableau de l'état des esprits au moment où Socrate parut, du trouble profond que jeta, à cette époque, dans la vie intellectuelle et morale des Athéniens, et, par suite, dans toute leur vie publique et privée, l'apparition de l'*esprit critique*. Nous attendrons longtemps encore peut-être l'homme de génie qui nous donnera la vivante image du vrai Socrate, avec ses contrastes, ses paradoxes, et pourtant la parfaite unité harmonique de sa vie et de son caractère, si profondément différent des hommes de son temps et de son pays, et pourtant si bien de son temps et de son pays; l'homme de génie qui sera capable d'écrire, en savant et en artiste, le plus grand drame qu'il y ait jamais eu dans l'histoire de la pensée humaine. — Edmond GOBLOT.

THÉODORE RUYSSSEN. **Kant** (*Les grands philosophes*). Paris, Alcan, 1900, 391 p. in-8°. — M. Ruyssen a défini dans l'*Avant-propos* l'intention dans laquelle il a écrit son livre: « Retirer la parole aux commentateurs pour la laisser à Kant lui-même, rechercher dans la vie, dans la correspondance et surtout dans l'œuvre même du philosophe, le sens des variations premières de sa pensée et la clef du développement logique qu'a subi sa doctrine après la découverte de l'idée critique ». Cette méthode, en dehors de l'avantage qu'elle présente pour l'intelligence d'une pensée aussi complexe et aussi difficilement accessible que la pensée kantienne, était dans une large mesure imposée d'avance par le caractère de la Collection dont le livre fait partie. M. Ruyssen a rempli sa tâche, telle qu'il l'avait comprise, en toute conscience, et l'analyse qu'il donne des écrits de Kant est d'une sûreté, d'une précision, et d'une lucidité qui sont ici tout particulièrement appréciables. Sa façon d'exposer le Kantisme rappelle, avec plus de sobriété, celle de Kuno Fischer; elle veille à tracer les grandes lignes des œuvres des philosophes, à écarter tous les traits accessoires ou peu nets qui en embrouilleraient le dessin. Le livre sera par là très utile à tous ceux qui veulent se préparer à l'étude des problèmes que soulève l'interprétation du Kantisme. Peut-être regrettera-t-on, que sans

entrer dans l'examen de ces problèmes, M. Ruyssen n'en ait pas davantage, à l'occasion, indiqué la nature et le sens ; les systèmes d'exégèse que le Kantisme a fait naître ne lui sont pas entièrement extérieurs et font partie de son influence historique. — Peut-être aussi y aurait-il lieu de faire des réserves contre la tendance qui, d'ailleurs, n'est pas propre à M. Ruyssen, à considérer que l'idée critique une fois découverte n'a fait que se développer logiquement dans les divers écrits de Kant ; au fond, il y a eu encore chez Kant des variations de pensée assez considérables. Mais il serait gravement injuste d'insister sur ces regrets et ces réserves. — VICTOR DELBOS.

H. WEIL. **Études sur l'antiquité grecque.** Paris, Hachette, 1900, 327 pp. in-16. — Dans ce recueil d'articles donnés naguère à diverses Revues ou publications savantes, on retrouve tout le talent, toute la méthode qui assurent à l'illustre savant une autorité universelle : cette science d'un homme qui porte en lui toujours prêtes et présentes, toutes les formes de la littérature, de la pensée, de la vie grecques ; et cette souple et pénétrante finesse d'un esprit que la complexité des faits ne surprend jamais, qui sait les embrasser d'une vue lucide et les démêler d'un regard précis ; également habile à donner tout son poids à un mot, toute sa portée à un détail, et défiant des généralisations promptes, des inductions spécieuses. — Mieux que d'autres, les philologues sont en état d'apprécier et de goûter la sûre critique qui soulève et résout ou éclaire ces petits problèmes de l'enlèvement des morts au VII^e chant de l'Iliade, de la signification politique attribuée par les Athéniens à la mutilation des Hermès, de l'origine du mot « poète », etc., ou de profiter des observations que provoque le remaniement du « Démosthène » de Dindorf par Blass. Mais, outre telle étude sur un fragment de Phérécyde de Syros, piquant chapitre ajouté à l'histoire des conjectures, ou telles pages délicates et « documentées » sur Ménandre, Bacchylide, Dion, il n'est personne qui ne soit intéressé vivement par toute la série d'articles où M. Weil examine les croyances et les doctrines qui se sont, en Grèce, succédé, ou mêlées, ou combattues, au sujet de l'âme, de sa destinée, de la mort, de l'au delà, et la part qu'ont prise à la formation et à la transformation de ces instincts, traditions, opinions ou systèmes, les poèmes homériques, l'Orphisme, les mystères d'Eleusis, l'effort des philosophes. Il faut voir comment un penseur, qui s'appuie sur une érudition à laquelle rien n'échappe, rectifie, modère les hypothèses des érudits qu'il semble d'abord suivre dans leurs théories, comment il sait distinguer ce qu'on a peine à ne pas confondre, comment d'un mot cité, d'un texte rappelé, il complète ou corrige. Et de même dans le lumineux exposé qui nous fait suivre la philosophie grecque depuis ses origines milésiennes (et sans doute plus orientales encore) jusqu'aux Sophistes. Dans toutes ces études, rien de systématique ; une mesure exacte, une prudence ferme ; un art discret qui, en rapprochant les textes, semble se laisser conduire par eux ; une sobriété pleine, une simplicité persuasive ; une science admirable, et par l'étendue, et par la maîtrise de soi. — Ch.-H. B.